

John Strelecky

Le café du bout du monde



**LE ROMAN
INITIATIQUE**
pour trouver le sens
à votre vie

LE DUC 
poche

« Quand on se retrouve face à deux possibilités, dont l'une est de vivre en accord avec sa Raison d'Être, et l'autre simplement de vivre, on pourrait croire que la décision est facile à prendre. C'est faux. »

Pour fuir le stress de la vie quotidienne, John décide de prendre la route pour quelques jours de vacances. Retardé par un accident, il modifie son itinéraire et emprunte un chemin inconnu et isolé sur lequel il se perd. Alors qu'il est sur le point de manquer d'essence et qu'il est affamé, il tombe sur un café au milieu de nulle part, où il fait la connaissance de trois personnes qui vont l'inviter à réfléchir sur sa vie. Et il découvre sur le menu du café trois questions qui l'inciteront à réévaluer sa propre existence : Pourquoi êtes-vous ici? Craignez-vous la mort? Êtes-vous pleinement épanoui?

Inclus : un guide pratique pour trouver le sens de votre vie

John Strelecky excelle dans l'art d'aider les gens à améliorer leur vie. Par ses écrits, ses conférences et ses apparitions dans les médias, il a aidé des millions de personnes à vivre la vie qui leur convient. Il a été récemment reconnu, au même titre que Oprah Winfrey et Deepak Chopra, comme l'une des 100 personnes ayant le plus d'influence dans le domaine du *leadership* et du développement personnel. *Le Café du bout du monde* est son premier livre.

Rayon : Développement personnel

ISBN 979-10-285-2733-4



9 791028 527334

editionsleduc.com

LEDUC 
poche



6 euros
Prix TTC France

LES LECTEURS EN PARLENT !

« PROFOND... Un extraordinaire guide de vie. »
Orlando Sentinel

« Il [Strelecky] a mis le doigt sur le pouls de l'univers. »
Gannett Media (USA TODAY...)

« Ce petit livre va SURPRENDRE et INSPIRER les lecteurs du monde entier. Cette fable sur les opportunités qui surgissent aux carrefours émotionnels de la vie regorge de messages importants et profonds sur l'existence. Je vous le recommande fortement. »

Bill Bridges, auteur de *Transitions and Managing transitions*

« Une histoire simple qui va TRANSFORMER non seulement votre vie, mais votre vision même de l'existence. »
Spirit Works Book Review

« *L'Alchimiste* du 21^e siècle. »
RBA Libros, Espagne

« J'AI ADORÉ ! Je l'ai lu d'une traite, en un seul jour. J'AI ADORÉ ! *Le Café du bout du monde* vaut VRAIMENT la peine qu'on s'y arrête. »
Horizons Magazine

« ORIGINAL... INVENTIF... CAPTIVANT...
UN LIVRE QUI CHANGE LA VIE. J'en ai
commandé dix exemplaires supplémentaires
avant même de l'avoir terminé ! »

Bill Guggenheim, auteur de *Hello from heaven !*

« Émouvant, encourageant, édifiant, perti-
nent... CE LIVRE DÉVOILE LES RÉPONSES
AUX QUESTIONS ESSENTIELLES DE LA
VIE. »

Lifestyle Magazine

« Un livre INSPIRANT ET PLEIN DE SAGESSE...
les personnages sont extraordinaires. »

Nights and Weekends Book Review

« Un EXCELLENT LIVRE pour s'interroger
sur le sens de sa vie et découvrir qui l'on est
vraiment. »

Van K. Tharp, auteur du best-seller *Safe Strategies for Financial Freedom*

« Une fois que vous ouvrez ce livre, IL EST
IMPOSSIBLE DE LE REFERMER ! »

Midwest Book Review

« CE LIVRE POSE DES QUESTIONS
PROFONDES sur le but de la vie, et sur notre
rôle en tant qu'individus. »

Publishers Weekly

Le café du bout du monde

DU MÊME AUTEUR, AUX ÉDITIONS LEDUC :

Retour au café du bout du monde, 2021.

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !

Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com

et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



John Strelecky

Le café du bout du monde

**LE ROMAN
INITIATIQUE**
pour trouver le sens
à votre vie

LE DUC 
poche

Titre original : *The Why Café*

Édition originale anglaise :

© John P. Strelucky, 2003, 2006, 2011, pour le texte

Tous droits réservés.

© 2011, Aspen Light Publishing

© 2006, Da Capo Press edition

Première édition publiée en 2003 sous le titre

Why Are You Here Café

Édition française :

Traduction : Mahaut Vidal

Correction : Marie-Laure Deveau

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Constance Clavel

Illustration de couverture : Shutterstock

© 2023 Leduc Éditions

10 place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris

ISBN : 979-10-285-2733-4

ISSN : 2427-7150

*Pour Xin, l'âme sœur de tout ce que je fais
Pour Sophia, qui a fait sourire mon cœur
Et pour Casey, Mike et Anne*

AVANT-PROPOS

C'est parfois lorsqu'on s'y attend le moins, et peut-être lorsqu'on en a le plus besoin que l'on se retrouve projeté dans un lieu inattendu, entouré d'inconnus, et qu'on apprend des choses nouvelles. Pour moi, cela s'est produit un soir, le long d'une route obscure et solitaire. Avec le recul, je réalise que cette situation symbolisait parfaitement l'existence que je menais à l'époque. J'étais aussi perdu dans la vie que sur cette route, ignorant à la fois ma destination et les raisons qui m'avaient poussé dans cette direction.

J'avais pris une semaine de vacances, avec l'intention de prendre un peu de distance par rapport à mon boulot. Mon travail n'était pas déplaisant, loin de là, même s'il avait évidem-

ment des côtés frustrants. Non, le problème, c'était la question que je me posais presque quotidiennement : n'y a-t-il rien d'autre dans la vie que de passer dix à douze heures par jour à travailler dans le box d'un open space ? À part obtenir une éventuelle promotion, grâce à laquelle vous travaillerez douze à quatorze heures par jour dans un bureau ?

Le lycée m'avait préparé pour l'université, et l'université m'avait préparé pour le monde du travail. Ensuite, j'avais passé mon temps à gravir les échelons de l'entreprise qui m'employait. Aujourd'hui, je me demandais si les gens qui m'avaient poussé dans cette voie ne s'étaient pas simplement contentés de me répéter ce qu'on leur avait rabâché toute leur vie.

Leurs conseils n'étaient pas vraiment mauvais, mais ils n'étaient pas particulièrement épanouissants. J'avais l'impression de troquer ma vie contre de l'argent et d'y perdre au change. C'est dans cet état d'esprit embrouillé que j'ai découvert le Café du bout du monde.

Quand je raconte mon expérience, mes auditeurs la qualifient de « mystique » ou de « Quatrième Dimension », du nom de cette ancienne émission de télévision où des gens débarquaient dans des endroits qui s'avéraient bien plus mystérieux qu'ils n'en avaient l'air. J'en arrive parfois à douter de la réalité de ce que j'ai vécu, l'espace d'un instant. Dans ces moments-là, je

vais ouvrir le tiroir de mon bureau, chez moi, et je relis l'inscription sur le menu offert par Casey. Cela me rappelle que tout ceci a réellement eu lieu.

Je n'ai jamais essayé de revenir sur mes pas, de retrouver le chemin qui mène à ce café. Malgré la réalité de cette soirée, une partie de moi préfère croire que si je retournais à l'endroit précis où je l'ai découvert, le café ne serait plus là, comme s'il n'avait existé que pour une seule et unique raison : parce que j'en avais besoin, cette nuit-là.

Il se peut que j'essaie d'y revenir un jour, à moins que je ne me retrouve un soir planté de nouveau devant sa porte. Dans ce cas, j'entremerai, et j'expliquerai à Casey, à Mike et à Anne, si elle est là, comment ma nuit dans ce café a transformé ma vie. Je leur dirai à quel point leurs questions ont été une source de réflexions et de découvertes, bien au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer.

Qui sait. Peut-être que je passerai la soirée à discuter avec quelqu'un qui aura perdu son chemin, quelqu'un qui aura pénétré par hasard dans le Café du bout du monde.

Ou peut-être que j'écrirai un livre pour raconter mon expérience, et que ce livre sera ma contribution à la raison d'être de ce café.

UN

Je me traînais sur l'autoroute, à une allure qui aurait rendu la marche à pied semblable à une course automobile. Après une heure à faire quasiment du surplace, la circulation s'était complètement interrompue. Je fis défiler les stations de radio, à la recherche d'une trace de vie intelligente. Rien.

Au bout de vingt minutes d'immobilité totale, les gens se mirent à sortir de leurs véhicules. Cela ne risquait pas de régler le problème, mais ça nous soulageait de pouvoir nous plaindre à d'autres, à l'extérieur de notre propre voiture.

Le propriétaire de la camionnette devant moi ne cessait de répéter que sa réservation serait annulée s'il ne rejoignait pas son hôtel avant dix-huit heures. La dame dans la déca-

potable sur ma gauche était au téléphone et se plaignait de l'inefficacité totale du système autoroutier dans son ensemble. Derrière moi, un car entier de jeunes joueurs de basket professionnels était en train de rendre leur monitrice complètement folle. J'entendais presque la pauvre femme se dire que c'était la dernière fois qu'elle se portait volontaire pour quoi que ce soit. Je n'étais finalement qu'un petit mailon pris dans une longue chaîne de mécontentement.

Enfin, après vingt-cinq minutes supplémentaires sans le moindre mouvement vers l'avant, une voiture de police s'approcha en roulant sur le terre-plein central herbeux. Elle s'arrêtait tous les cent mètres environ, probablement pour informer les gens de la situation.

« J'espère, pour son bien, que cette policière porte une tenue antiémeute », ai-je pensé.

Nous attendions tous notre tour avec impatience. Quand la policière arriva enfin à notre niveau, elle nous expliqua qu'un camion-citerne rempli de produits potentiellement toxiques s'était renversé à environ huit kilomètres devant nous. L'autoroute avait été fermée à la circulation. Nous avons le choix entre faire demi-tour pour tenter de trouver un autre chemin – même s'il n'y en avait pas vraiment – ou attendre que la route soit nettoyée, ce qui risquait de prendre une heure de plus.

Je regardai la policière poursuivre sa route vers le prochain groupe d'automobilistes désemparés. Quand le type à la camionnette répéta pour la énième fois qu'il s'inquiétait pour sa réservation de dix-huit heures, je décidai que ma patience avait atteint ses limites.

« Chaque fois que je pars en vacances, c'est la même chose », marmonnai-je entre mes dents.

J'expliquai à mes nouveaux amis – des amitiés fondées comme dans l'enfance sur la seule notion de proximité – que j'avais atteint les limites de ma frustration, et que j'allais essayer de trouver un autre chemin. Après une dernière remarque sur sa réservation de dix-huit heures, le type à la camionnette s'écarta pour me laisser passer, je franchis le terre-plein central, et je m'engageai dans une nouvelle direction.

DEUX

J' avais imprimé mon itinéraire sur Internet avant de partir. Sur le moment, cela m'avait semblé suprêmement intelligent. « Pas besoin de carte, je n'aurai qu'à suivre leurs indications, c'est tout simple », m'étais-je dit.

Mais l'itinéraire imprimé ne m'était plus d'aucune utilité à présent. J'allumai mon téléphone portable et j'appuyai sur l'icône de l'application « cartes ». L'écran afficha « système indisponible » à plusieurs reprises, et rien d'autre. Je regrettais amèrement l'atlas routier qui m'accompagne d'habitude dans tous mes voyages en voiture.

De plus en plus agacé, je pris en direction du sud, bien conscient qu'il aurait fallu que j'aïlle

vers le nord. Cinq kilomètres, dix kilomètres, vingt, vingt-cinq kilomètres, et toujours pas de sortie.

« Et même si je trouve une sortie, quelle importance, puisque de toute façon je n'ai aucune idée de la route à prendre pour arriver là où je veux aller », dis-je à haute voix, preuve supplémentaire de la dégradation progressive de mon état d'esprit.

Enfin, au bout de vingt-huit kilomètres, une sortie fit son apparition.

« C'est quand même pas possible », marmonnai-je en m'engageant sur la bretelle de sortie. « Me voilà à la seule sortie d'autoroute au monde où l'on ne trouve ni station essence, ni fast-food, ni quoi que ce soit. » À ma gauche, il n'y avait strictement rien. À ma droite, le paysage était tout aussi désert.

« Bon, on dirait que toutes les directions se valent », me suis-je dit.

J'ai pris à droite en me faisant la réflexion que je me dirigeais à présent vers l'ouest, et qu'au prochain croisement un peu important il faudrait que je prenne de nouveau à droite. De cette façon, au moins, j'étais certain de revenir vers le nord. La route partait dans deux directions : l'une qui me ramenait vers mon point de départ, l'autre qui m'en éloignait. Je ne savais vraiment pas laquelle prendre. Il y avait très peu de circulation, et encore moins

de traces de civilisation. J'apercevais parfois une maison, quelques exploitations familiales, puis rien que des bois et des prairies.

Une heure plus tard, j'étais officiellement perdu. Je n'avais croisé que de petites routes, signalées par le genre de panneau qui vous fait immédiatement savoir que vous êtes dans la mouise. Quand vous n'avez pas vu âme qui vive depuis quarante kilomètres et que vous roulez sur une route dont le nom commence par « Vieille », comme dans « Vieille route 65 », de toute évidence vous êtes assez mal parti.

Au croisement suivant, qui n'avait d'ailleurs pas meilleure mine que ceux que j'avais dépassés précédemment, je pris à droite par pur désespoir. J'ignorais totalement où j'étais, mais au moins, selon la boussole, j'allais dans la bonne direction. À mon grand désarroi, le nom de cette route commençait aussi par « Vieille ».

Il était presque huit heures du soir et le soleil disparaissait à l'horizon. La tombée du jour augmentait ma frustration.

« J'aurais mieux fait de rester sur l'auto-route », me suis-je dit, furieux. « Ça m'énervait d'attendre une heure, mais maintenant j'en ai perdu deux, et je n'ai toujours pas la moindre fichue idée d'où je suis. »

Je balançai un coup de poing dans le plafond de la voiture, comme si c'était sa faute, ou comme si ça pouvait améliorer la situation.

Dix, quinze, vingt kilomètres plus loin, toujours rien. Il me restait moins d'un demi-réservoir d'essence. Pour autant que j'en puisse juger, il ne m'était plus possible de faire demi-tour. Même si j'avais été capable de retrouver mon point de départ, je n'avais plus assez de carburant pour l'atteindre. Et repartir en arrière n'aurait servi à rien : je n'avais croisé absolument aucune station essence sur la route.

Je n'avais pas d'autre choix que d'aller péniblement de l'avant en espérant que je finirais par trouver de l'essence et de la nourriture. Mon degré de frustration augmentait à l'inverse du niveau d'essence de la voiture.

J'avais justement entamé ce voyage pour fuir les frustrations. J'en avais suffisamment chez moi entre le boulot, les factures et, à un certain niveau, la vie en général. Je n'étais pas parti en vacances pour être encore plus frustré. J'étais censé en profiter pour me détendre et « recharger mes batteries ».

« Quelle drôle d'expression », ai-je pensé. « Recharger mes batteries. Dépenser, recharger, dépenser, recharger... En quoi cela peut-il me faire avancer de manière positive ? »

Le soleil avait à présent complètement disparu derrière la cime des arbres, et le crépuscule tombait sur la campagne. Dans les nuages, des traces de rose et d'orangé reflétaient les derniers rayons du jour, mais je voyais à peine

le ciel, focalisé sur la route et sur ma situation qui empirait. Il n'y avait toujours aucune trace de vie.

Je jetai un nouveau coup d'œil au niveau d'essence. « Aux trois quarts vide et ça ne risque pas de remonter », annonçai-je à haute voix.

Je n'avais pas dormi dans ma voiture depuis mon retour de l'université, des années plus tôt. Je n'avais absolument pas l'intention de renouveler l'expérience. Malheureusement, cette solution semblait de plus en plus probable.

« J'ai besoin de dormir, car il faudra que j'aie la force de marcher jusqu'à ce que je trouve de l'aide, quand je n'aurai plus d'essence », me suis-je dit.

TROIS

C'est quand l'aiguille de la jauge d'essence a commencé à passer sous la ligne rouge marquée d'un E que j'ai vu la lumière. Frappé par l'absurdité de ma situation, j'avais tourné à gauche quelques kilomètres plus tôt. Rien n'indiquait que cela augmenterait mes chances de trouver de l'aide, mais tant pis. Au moins le nom de cette route ne commençait-il pas par « Vieille », et à cet instant cela me paraissait une raison suffisante pour m'y engager.

« Un acte de pur désespoir qui pourrait s'avérer payant », ai-je commenté à haute voix.

En me rapprochant de la lumière, je me rendis compte que c'était celle d'un réverbère. Un réverbère blanc, solitaire, qui brillait de mille

feux dans un coin tellement paumé que c'était vraiment le milieu du milieu de nulle part.

« Pourvu qu'il y ait quelque chose là-bas », me répétais-je comme un mantra en traversant les quatre cents mètres qui m'en séparaient. Et en effet, il y avait bien quelque chose.

Au niveau du réverbère, je me garai sur un parking empli de terre et de gravillons. À ma grande surprise, je découvris un petit bâtiment blanc et rectangulaire, avec sur le toit l'inscription « Le Café du bout du monde » écrite en lettres de néon bleu clair. Tout aussi surprenants étaient les trois autres véhicules garés sur le parking. « D'où qu'ils viennent, ce n'est pas du même endroit que moi », me dis-je, car je n'avais croisé personne depuis au moins une heure. « Tout n'est pas perdu. Contrairement à moi, ces gens sauront où nous sommes, et avec un peu de chance ils pourront m'indiquer comment diable en repartir. »

Je m'extirpai de la voiture en m'étirant plusieurs fois, les bras au-dessus de la tête pour me débarrasser des crampes. Puis je me dirigeai vers l'entrée. Le ciel était noir, à l'exception d'un large croissant de lune et de milliers d'étoiles. Quand je poussai la porte du café, des clochettes nouées à la poignée intérieure annoncèrent mon arrivée.

À ma grande surprise, une vague d'odeurs appétissantes me submergea. Je n'avais pas réa-

lisé à quel point j'avais faim. Je n'arrivais pas à identifier précisément ce qui composait cet arôme, mais peu importe : j'avais bien l'intention d'en commander trois portions.